

## La description de Rome dans le livre 3 de la *NH*

Décrivant l'oecumène, dans les livres 3 à 6 de l'*Histoire Naturelle*, Pline commence aux colonnes d'Hercule et fait le tour de la Méditerranée dans le sens des aiguilles de la montre. Il aborde donc l'Italie par le nord, suit la côte en descendant vers le sud le long de la mer Tyrrhénienne, puis en remontant le long de l'Adriatique. Pour cadre de sa description, il a choisi les 11 régions augustéennes. Dans chaque région, le texte de Pline offre deux éléments bien distincts: une description du littoral en forme de périple, et une description de l'intérieur, constituée de listes de villes ou de peuples. Pour la 1<sup>e</sup> région, Latium-Campanie, après qu'on a suivi la côte, la description de ce qui est *intus* commence par quelques noms de colonies, suivis d'une longue liste, selon l'ordre alphabétique antique —c'est-à-dire en ne tenant compte que de l'initiale— d'*oppida*, dont beaucoup sont, comme à l'habitude, des ethniques au masculin pluriel. Il y a là 54 noms, les derniers étant les Verulani, les Veliterni, les Ulubrenses et les Urbanates, et enfin, en 55<sup>e</sup> et dernière position, *superque Roma ipsa*.

Et nous traduisons le texte de Pline <sup>1</sup>: «Rome elle-même, dont il passe pour sacrilège de prononcer l'autre nom, sinon dans le secret des cérémonies religieuses. Une excellente et salutaire observance le faisait tenir caché, mais Valerius Soranus le divulgua et il en fut bientôt puni. Il ne semble pas hors de propos d'insérer ici un exemple des anciennes pratiques religieuses, instituées précisément pour garantir ce silence: la déesse Angerona, à qui on offre

1 *NH* 3, 65-67.

un sacrifice le 21 décembre, a une statue dont la bouche est couverte et scellée d'un bandeau.

»Romulus laissa la Ville pourvue de trois portes, ou de quatre, si nous en croyons ceux qui lui en attribuent le plus. Le pourtour des murs, sous la censure des empereurs Vespasiens, l'année 826 de la fondation, a atteint le chiffre de 13.200 pas, embrassant sept collines. La Ville elle-même est divisée en 14 régions, avec 265 carrefours des Lares. Si l'on fait courir la mesure à partir du milliaire érigé à l'extrémité du Forum romain jusqu'à chacune des portes, qui sont actuellement au nombre de 37 — nous ne comptons qu'une fois (chacune) des 12 portes (doubles) et nous excluons 7 des anciennes portes qui ont cessé d'exister— les dimensions de la Ville font en ligne droite un total de 20.765 pas. Mais jusqu'aux derniers immeubles, y compris le camp des prétoriens, en partant du même milliaire et en traversant les *uici*, la mesure de l'ensemble des rues atteint un peu plus de 60 milles. Si l'on ajoutait la hauteur des immeubles, on concevrait certainement une estimation valable, et on avouerait qu'aucune ville, dans le monde entier, n'est de taille à pouvoir lui être comparée. Elle est fermée à l'est par la Chaussée de Tarquin le Superbe, un ouvrage des plus admirables, car celui-ci l'éleva à la hauteur des murailles là où la Ville était la plus exposée, ses abords étant en plaine. Le reste était protégé par des murailles très élevées ou des dénivellations abruptes, à cela près que l'extension des immeubles a ajouté plusieurs villes (à la Ville)».

Bien qu'elle soit très connue, cette description de Rome mérite qu'on s'y arrête un instant. Sa structure paraît assez simple. Elle commence par quelques réflexions sur le nom secret de la Ville, ce nom qui participe de si près à son essence qu'il faut le tenir caché pour le protéger de toute *euocatio*. Elle se poursuit par un certain nombre d'indications chiffrées concernant le pourtour de la Ville, ses divisions administratives et religieuses, l'importance de sa voirie et la masse de ses constructions suburbaines. Ces indications débouchent sur l'amorce d'un éloge de Rome, mais l'attention de Pline se concentre tout de suite sur une des merveilles de l'*Vrbs*, la Chaussée de Tarquin. La

fin du texte fait l'effet d'un superbe regard panoramique: de la Chaussée de Tarquin, l'oeil se déplace, apprécie la hauteur des murailles, le caractère abrupt des *montes*, et, à l'horizon, les *exspatiantia tecta* des quartiers suburbains.

Pour apprécier pleinement l'intérêt et l'originalité de cette description, il ne sera pas inutile de nous rappeler, à titre d'exemples, deux autres présentations de la ville de Rome.

La première se trouve chez Varron, dont le livre 5 du *De lingua latina* est une sorte de vocabulaire raisonné de l'espace et de ses parties<sup>2</sup>. Trois séries de paragraphes sont consacrées aux lieux-dits et aux monuments de Rome, considérée comme le lieu habité par excellence. Un premier ensemble, 41-54, voit son contenu ainsi défini: *Vbi nunc Roma est, Septimontium nominatum ab tot montibus quos postea urbs muris comprehendit*. Il y a d'abord les 3 quartiers extérieurs: Capitoles, Aventin, Vélabre; puis la Ville aux quatre régions, Suburrana, Esquilina, Collina, Palatina, avec les 27 chapelles des Argées qui y sont réparties. Nous sommes là dans le contexte du VI<sup>e</sup> siècle, à l'époque des rois étrusques.

Le deuxième ensemble, 143-159, est beaucoup plus complexe. On peut y distinguer trois parties. La première commence par le rappel du rite de fondation, qualifié d'étrusque et présenté comme usuel dans le Latium: *Oppida condebant in Latio Etrusco ritu multi*. De là on passe à l'histoire de la genèse de Rome, depuis Enée jusqu'à Romulus. La deuxième partie est consacrée plus généralement aux noms des rues, des places, des lieux de marchés, mais avec des exemples empruntés de préférence à Rome: ainsi, pour le mot *forum*, Varron cite le *Forum Boarium*, le *Forum Olitorium*, le *Forum Piscarium* et le *Forum Cuppedinis*. Enfin, dans la troisième partie, à partir de 148, c'est la topographie romaine qui tient la première place, avec l'explication d'une série impressionnante de noms de lieux-dits et de monuments, *Arx*, *Carcer*, *Circus Maximus*, *Circus Flaminius*, *Comitium*, *Rostra*, *Graecostasis*, etc. On no-

<sup>2</sup> Varr., *LL* 5, 10: *In hoc libro dicam de uocabulis locorum et quae in his sunt*.

tera que le Forum romain et ses abords immédiats s'y taillent la part du lion.

Le dernier ensemble, 163-165, malheureusement tronqué par une lacune dans la tradition manuscrite, était sans doute consacré aux portes des villes. Là où notre texte reprend, Varron achève d'énumérer les portes de l'enceinte servienne, en citant les portes Naevia, Rauduscula et Lavernalis, ce qui invite à penser qu'il avait commencé l'énumération par la porte Trigemina. Ce parti pris topographique explique sans doute aussi que Varron ajoute à la liste, juste à cet endroit, la mention de deux portes donnant accès au Palatin, la *porta Mucionis* et la *porta Romanula*, et celle de la *porta Ianualis*, qui n'est autre que le *Ianus Geminus*<sup>3</sup>.

Dans toutes ces pages consacrées au sol et aux monuments de Rome, Varron demeure essentiellement un linguiste, qui s'intéresse au vocabulaire et aux étymologies, accessoirement à l'histoire des monuments, si elle peut expliquer leurs noms, mais très peu à la géographie urbaine et à la topographie proprement dite.

Une deuxième comparaison peut nous être fournie par Strabon, qui connaît bien Rome où il a fait plusieurs séjours, et qui ne cache son admiration ni pour la capitale de l'Empire, ni pour le régime impérial, ni pour Auguste lui-même.

Strabon décrit l'Italie dans les livres 5 et 6, rédigés au début du règne de Tibère. La péninsule est parcourue du nord au sud, non pas à la manière d'un périple, mais selon une progression qui suit à peu près la ligne des Apennins et passe alternativement d'un côté et de l'autre pour couvrir l'ensemble du pays. Les divisions territoriales adoptées ne sont pas les 11 régions établies par Auguste, mais les anciens cadres ethniques. La description du Latium commence en 5, 3, 2. Après quelques considérations sur son peuplement ancien, Strabon entreprend de raconter —c'est, je crois, le mot qui convient— la genèse mythique puis historique de Rome, depuis le débarquement d'Enée, en passant par l'exposition des jumeaux divins et l'inter-

3 P. Grimal, 'Le dieu Janus et les origines de Rome', BAGB *Lettres d'Humanité* (1945) pp. 15-121.

vention de Faustulus, jusqu'au rapt des Sabines, à l'association de Titus Tatius au pouvoir et à l'avènement de Numa Pompilius. Au moment de parler de la fondation de Rome, Strabon émet un jugement négatif sur son emplacement, dont il estime qu'il était «plutôt dicté par la nécessité que librement choisi. En effet, dit-il, le site n'est pas naturellement fortifié, la contrée alentour ne produit pas de quoi satisfaire aux besoins d'une ville, enfin la population ne suffisait pas à lui procurer ses habitants...»<sup>4</sup>. Ces réflexions, qui reviennent à plusieurs reprises dans la suite de l'oeuvre, paraissent empruntées au livre 34 de Polybe. Elles étaient destinées à exalter l'énergie et l'intelligence qui permirent aux Romains de surmonter leur handicap initial et de développer la puissance politique et militaire en même temps que l'urbanisme de Rome.

Il est curieux de constater, si on nous permet cette parenthèse, qu'au livre 2 du *De republica*, au moment d'aborder par l'acte de fondation l'histoire politique et constitutionnelle de Rome, Cicéron, tout en s'inspirant apparemment des mêmes pages de Polybe, prend vigoureusement le contre-pied d'un tel jugement<sup>5</sup>. Au thème polybéen de la nécessité génératrice des vertus s'est substitué, dans le *De republica*, celui de la *providentia* du *conditor*.

Après un tour d'horizon de l'ensemble du Latium, Strabon revient à Rome en 5, 3, 7 et aborde alors une deuxième partie de sa description, consacrée à la genèse de l'emprise de la Ville et par conséquent de son enceinte. Il distingue trois étapes: a) les premiers habitants entourent d'un rempart au temps de Romulus le Capitole, le Palatin et le Quirinal; b) Ancus Marcius incorpore à l'enceinte fortifiée le Caelius, l'Aventin et la dépression intermédiaire; c) Servius Tullius y ajoute l'Esquilin et le Viminal; il crée l'*agger* et le mur «servien», avec les trois portes Colline, Viminale et Esquiline. Toutes ces fortifications sans doute étaient insuffisantes, mais, selon Strabon, les Romains de l'époque royale ont agi sagement, car «il appartient non pas aux rem-

4 Strabon, 5, 3, 2. Nous citons la traduction de F. Lasserre. Cf. 5, 3, 7.

5 Cic., *De Rep.* 2, 3, 5 ss.: *Qua gloria parta urbem auspiciato condere et firmare dicitur primum cogitavisse rem publicam. Vrbi autem locum, quod est ei qui diuturnam rem publicam serere conatur diligentissime providendum, incredibili opportunitate delegit.*

parts de protéger les hommes, mais aux hommes de protéger les remparts».

Le troisième ensemble développe le thème de la *pronoia* de l'empereur, de sa famille et de ses amis. En fait, il est déjà anticipé, à la fin du développement précédent, par la mention de deux mesures prises par Auguste: la création d'un corps de milice pour la lutte contre les incendies, et la limitation à 70 pieds de la hauteur des constructions donnant sur la voie publique. Dans le troisième ensemble, Strabon cite des routes et des chaussées (dans la ville et en dehors), des aqueducs, des égouts, puis les principaux monuments qui ornent la Ville et qui sont dus à la générosité de Pompée, de César, d'Auguste et des siens. Tout cela prend la forme d'un enkômion plus que d'une description. Sont évoqués aussi le Champ de Mars, les *Prata Flaminia*, le Mausolée d'Auguste, l'ancien Forum, les nouveaux qui le bordent, le Capitole, le Palatin, le portique de Livie. Et Strabon conclut, avec emphase: «Quand on voit (tout cela), on oublie à l'instant ce qu'on avait pu voir hors de la Ville»<sup>6</sup>.

Ces comparaisons nous auront permis de mieux nous situer par rapport à Pline, auquel il nous est loisible maintenant de revenir. A la lumière de ce que nous venons de rappeler, nous soulignerons d'abord que l'encyclopédiste n'a pas repris le récit de la genèse et de la fondation de Rome, pas plus que la liste de ses principaux quartiers, lieux-dits ou monuments. En revanche, l'intérêt et sans doute aussi les strates de l'exposé plinien nous apparaissent maintenant de façon plus nette.

Et d'abord, donc, Pline s'intéresse au nom secret de Rome. Celui-ci, dit-il, fut révélé imprudemment par Q. Valerius Soranus. Les deux frères Valerii, Q. et D., sont qualifiés par Cicéron<sup>7</sup> de *uicini et familiares mei, non tam in dicendo admirabiles quam docti et Graecis litteris et Latinis*. Q. seul, qui paraît avoir été l'ainé, est appelé par Crassus, dans le *De Oratore*, *litteratissimus togatorum omnium*<sup>8</sup>. Pline présente la mort d'un des Valerii Sorani com-

<sup>6</sup> Strabon, 5, 3, 8.

<sup>7</sup> Cic., *Brut.* 169; cf. Solin. 1, 4.

<sup>8</sup> Cic., *De orat.* 3, 43.

me la punition de son indiscretion. Une version analogue, mais plus nuancée, se trouve dans le commentaire de Servius à l'*Enéide*<sup>9</sup>. Le commentateur affirme d'abord, en parlant de Rome: *urbis enim illius uerum nomen nemo uel in sacris enuntiat*. Puis il ajoute, dans la version la plus longue, dite le Servius de Daniel, qu'un tribun de la plèbe du nom de Valerius Soranus, au dire de Varron et de beaucoup d'autres, osa révéler (*enuntiare*) ce nom secret et en fut puni. Selon les uns, il aurait été traîné hors du Sénat et mis en croix; selon d'autres, il se serait enfui mais aurait été arrêté en Sicile par un préteur et mis à mort sur l'ordre du Sénat.

Dans la *Vie de Pompée*, Plutarque<sup>10</sup> présente un récit sensiblement différent, qui concerne également un Q. Valerius. En 82, Pompée est envoyé en Sicile pour y combattre les marianistes; il y fait preuve d'une cruauté inhumaine, notamment dans la manière dont il traita Carbo. Et Plutarque ajoute: «C. Oppius, l'ami de César, rapporte que Pompée traita aussi Q. Valerius avec la même inhumanité. Sachant que c'était un savant et un lettré comme il y en a peu, il le prit à part quand il lui fut amené, fit une promenade avec lui, l'interrogea sur ce qu'il désirait savoir et, une fois instruit, ordonna aussitôt à ses licteurs de l'emmener pour le tuer».

Ces textes appellent plusieurs observations:

1) Plutarque ne dit pas sur quoi ont porté les questions que Pompée a adressées à Valerius Soranus. Mais il laisse entendre qu'elles concernaient des matières qui étaient en rapport avec l'érudition du personnage. D'autre part, dès que Pompée est instruit de ce qu'il désire savoir, il fait mettre à mort Valerius aussitôt, sans doute afin d'éviter toute indiscretion ultérieure. Dans ces conditions, il est tentant de penser que les questions de Pompée ont porté sur le nom secret de Rome et sur d'autres matières apparentées. Pompée lui-même ne devait pas y attacher grande importance, mais sans doute voulait-il empêcher Valerius Soranus de troubler davantage l'opinion publi-

9 Serv., *Ad Aen.* 1, 277.

10 Plut., *Pomp.* 10.

que sur un problème —la possession de Rome— qui avait en 82 une importance cruciale. La mise à mort de ce malheureux ne fut pas le châtement religieux d'un sacrilège comme on pouvait le croire en lisant Pline; elle fut simplement une mesure d'ordre politique, un sacrifice consenti à la nécessité de contrôler l'opinion publique<sup>11</sup>.

2) Plutarque fournit une version due à un partisan de César, où est stigmatisée la cruauté de Pompée, tandis que le pompéien Varron ne prononce pas même le nom de Pompée; il souligne au contraire que le préteur —dont il ne donne pas l'identité— a agi sur l'ordre du Sénat et que la punition était méritée.

3) Le problème du nom secret de Rome est lié à celui du nom et de l'identité, également secrets, de ses divinités tutélaires. Les textes qui traitent de l'une ou l'autre de ces questions<sup>12</sup> se laissent ramener en majorité à Verrius Flaccus et donc aussi à Varron; par ailleurs, Verrius Flaccus et Varron sont parmi les sources les plus sûres de Pline et se trouvent cités parmi les *auctores* des livres 3 et 28. Par ses travaux, Valerius Soranus paraît avoir été un des prédécesseurs de Varron, et c'est surtout par des citations varroniennes que le contenu de ses oeuvres peut être entrevu.

Pline nous parle ensuite du *simulacrum* d'Angerona. Celui-ci se dressait dans le *sacellum* de Volupia près de l'escalier qui descendait de la *porta Romanula* vers la *Noua Via*. Les textes que nous avons sur la statue d'Angerona, *ore obligato atque signato*, remontent eux aussi en majorité à Verrius Flaccus et à Varron<sup>13</sup>.

La statue d'Angerona invitait au silence; elle faisait pendant au *sacellum* d'Aius Locutius, dieu de la parole, dieu tutélaire aussi des murs et des portes, comme le montre l'épisode bien connu de l'occupation de Rome par les Gaulois<sup>14</sup>. Les deux sanctuaires étaient placés en contre-

11 Cf. encore Cichorius, in *Hermes* 41 (1906) p. 59 ss.; G. Niccolini, *I fasti dei tribuni della plebe* (Milan 1934) pp. 430-31.

12 Serv., *Ad Georg.* 1, 498; *Ad Aen.* 1, 277 et 2, 351; Plut., *Quaest. Rom.* 61, pp. 278f-279; *NH* 28, 18; Solin. 1, 1-4; Macr., *Sat.* 3, 9; Festus 266 M=326 L.

13 Cf. encore Macr., *Sat.* 1, 10, 8; Solin. 1, 6; Fast. Praen., a. d. XII kal. Ian., in A. Degrassi, *ILLRP*, pp. 438-39.

14 Tite-Live, 5, 50 et 52.



bas de la porte Romanula, qui est comme la porte éponyme de la cité. Le silence des auteurs anciens sur Volupia, opposé à la relative abondance des témoignages sur Angerona, peut inciter à croire que Volupia était le nom secret de Rome<sup>15</sup>. Il est vrai qu'on a songé aussi, dès l'Antiquité, au nom de Valentia<sup>16</sup>, qui ne semble être, cependant, que le résultat d'un jeu de mots étymologique sur Rome-Rômè. La question est insoluble par définition; nous voudrions seulement faire observer que l'un ou l'autre nom, Volupia ou Valentia, peut expliquer que Rome soit citée en 55<sup>e</sup> et dernière position dans la liste alphabétique des villes donnée par Pline.

Le quartier où est située la statue d'Angerona se rapporte à un habitat romain qui s'étendait seulement au Palatin et à la Vélie, en une phase historique antérieure à la cité servienne. C'est ce qui explique la mention, à cet endroit du texte de Pline, de la *Roma quadrata* de Romulus. Pline quitte les sanctuaires immédiatement extra-urbains pour aborder la ville romuléenne et ses entrées. De ses portes, nous connaissons la *Mugonia* au nord-est, la *Romanula* au nord-ouest, et celle qui correspondait aux *Scalae Caci* vers le *Forum Boarium*<sup>17</sup>. S'il y en eut une quatrième, elle devait se trouver au sud-est.

L'étape suivante du développement de la Ville est constituée par l'enceinte servienne, contruite au vi<sup>e</sup> siècle. La partie la plus puissante de cette enceinte s'étendait entre la porte Colline et la porte Esquiline, afin de protéger le Quirinal et l'Esquilin du côté où ils étaient pratiquement accessibles de plain pied. L'effet défensif du mur fut amplifié par un fossé et une levée de terre; cette dernière donna son nom à l'ensemble du système, qu'on appela couramment *agger*. La plupart des auteurs l'attribuent à Servius Tullius, mais il existait des traditions divergentes qui nommaient Tarquin l'Ancien ou Tarquin le Superbe. Ainsi, chez Tite-Live, c'est Tarquin l'Ancien qui fait entourer la Ville d'un mur en pierre, mais c'est Servius Tullius qui agrandit la Ville en y adjoignant le Quirinal et le Viminal

15 F. Coarelli, *Il Foro Romano*, I (Quasar 1983) p. 260; cf. pp. 255-61.

16 Et à beaucoup d'autres: Festus 268 M=326 L.

17 F. Coarelli, *Guida archeologica di Roma*, p. 135.

et en urbanisant l'Esquilin; à la suite de quoi *aggere et fossis et muro circumdat urbem; ita pomerium profert* <sup>18</sup>. Selon Denys d'Halicarnasse, l'annexion du Quirinal était due à Numa, celle du Viminal et de l'Esquilin à Servius Tullius <sup>19</sup>. L'historien grec nous apprend aussi que pendant la guerre contre Gabies, Tarquin le Superbe employa un grand nombre de travailleurs à faire fortifier la partie des murs qui étaient orientés du côté de l'ennemi; on élargit le fossé, on exhaussa les murailles et on plaça des tours à des intervalles rapprochés <sup>20</sup>.

Entre la mention de la cité romuléenne et celle de l'*agger* attribué à Tarquin le Superbe, Pline a intercalé un assez long texte sur les dimensions de la Ville telles qu'elles ressortaient de l'activité censoriale «des Vespasiens».

La censure de Vespasien et de Titus, commencée au printemps 73, fut l'occasion, entre autres, d'une vaste réorganisation de l'administration de Rome. Et nous ne parlons pas des travaux de restauration des rues, des aqueducs et des monuments publics, commencés dès 71; la propagande impériale s'en fit largement l'écho <sup>21</sup>. Le point d'aboutissement de toute cette activité sera l'élargissement du pomérium, opéré entre mars et juin 75, mais dont le document épigraphique que nous appelons la *lex de imperio Vespasiani* prévoyait déjà la possibilité <sup>22</sup>. Les censeurs impériaux firent établir une nouvelle mensuration de Rome <sup>23</sup> et une nouvelle ligne d'octroi, matérialisée par un mur qui englobait très exactement les 14 régions augustéennes; cette mesure traduit le souci de Vespasien d'équilibrer par des rentrées d'argent mieux assurées les dépenses considérables qu'occasionnait la réfection de la Ville. Pline donne

18 Tite-Live, 1, 38 et 1, 44; cf. J. Heurgon, éd. Tite-Live, *Histoires*, livre 1 (Paris 1970) *ad loc.* Et cf. Aur. Vict. 7.

19 Denys d'Hal., 2, 62, 5 et 3, 67; Strabon, 5, 3, 7.

20 Denys d'Hal., 4, 54. Le récit de Tite-Live, 1, 53, est moins explicite.

21 Sur des revers de monnaies: *Roma resurgens* ou *resurges*, Rome à genoux relevée par Vespasien, frappées entre 70 et 73 dans les ateliers d'Illyricum, de Rome et de Lyon: *RIC* II, pp. 51, 65, 69, 76 et 101.

22 *CIL* 6, 930: *utique ei fines pomerii proferre, promouere, cum ex re publica censebit esse, liceat, ita uti licuit Ti(berio) Claudio Caesari Aug(usto) Germanico.*

23 L. Homo, *Rome impériale et l'urbanisme dans l'Antiquité* (Paris 1951 et rééd. 1971) p. 98.

les résultats de la mensuration: le périmètre a 13.200 pas, soit 19.523 m; le nombre des portes est de 37 (nous reviendrons sur ce chiffre); la distance cumulée du milliaire d'or érigé *in capite Romani Fori* aux 37 portes est de 20.765 pas, soit 30.711 m.

Ce dernier chiffre mérite un rapide commentaire. S'il constituait la mesure de 37 rayons allant du milliaire d'or aux 37 portes, Rome eût été une bien petite ville, puisque son diamètre moyen eût été de 1.660 m. En réalité, ces mesures n'ont pas été prises pour le vain plaisir d'aligner des chiffres, mais pour connaître la longueur de la voirie d'intérêt majeur qu'il fallait entretenir. Dans ces conditions, nous devons tenir compte de l'existence de nombreuses bifurcations: une voie unique quitte le milliaire d'or et mène à peu de distance des remparts où elle se divise en deux ou trois voies qui viennent desservir deux ou trois portes distinctes. Le tronçon commun, qui représente la partie la plus importante du parcours, n'est alors compté qu'une fois, et cela explique la modicité de la longueur totale de voirie à laquelle on aboutit.

Ce phénomène est confirmé par la manière dont Pline compte les portes de la Ville. Il dit: *quae sunt hodie numero triginta septem, ita ut duodecim portae semel numerentur praetereanturque ex ueteribus septem, quae esse desierunt*. Que les portes qui commandaient les principales voies d'accès à la capitale fussent des portes architecturalement doubles (avec un sens unique pour le trafic), mais que la *mensuratio* de Vespasien et de Titus ne les ait comptées chacune que pour une seule, cela tombe sous le sens — et d'ailleurs la muraille d'Aurélien confirmera ce dispositif. Quant aux sept portes anciennes qui ont cessé d'exister, ce devaient être des portes secondaires qui donnaient accès à la Rome des 14 régions et qui ne furent plus utilisées, ou peut-être que le mur d'octroi de Vespasien ferma définitivement, afin de limiter le nombre des points d'accès à contrôler. Il reste que les portes subsistantes étaient nettement plus nombreuses que celles de l'enceinte servienne.

Mais Rome ne se limitait pas aux 14 régions; elle se prolongeait par les faubourgs, les *continentia*. Jusqu'à leur extrémité, *ad extrema tectorum*, en incluant les *castra prae-*

*toria*, la mesure linéaire de la voirie, toujours en partant du milliaire d'or, atteignait un total de 60.000 ou 70.000 pas, selon la manière dont on établit le texte de Pline<sup>24</sup>. Cette fois-ci nous n'avons pas à tenir compte de bifurcations, puisque les *continentia* n'ont pas de portes, et qu'on prolonge simplement *ad extrema tectorum* les 37 voies qui sortent des 37 portes précédemment mentionnées.

En calculant alors sur la base d'une voirie totale de 70.000 pas, on obtient une voirie «extérieure» de 49.235 pas, soit une épaisseur moyenne des *continentia* d'environ 1.330 pas ou 1.968 m. Sur la base d'une voirie de 60.000 pas —ce qui semble un chiffre préférable— on obtient une voirie «extérieure» de 39.235 pas, soit une épaisseur moyenne des *continentia* d'environ 1.060 pas, soit 1.568 m.

On est très loin du calcul de L. Homo<sup>25</sup>, qui admettait pour les *continentia* une largeur moyenne de 440 pas, soit environ 651 m, et prétendait la vérifier sur le terrain! En revanche on est très près de la fameuse zone des mille pas, dont on connaît l'importance à l'époque républicaine, du point de vue politique, fiscal et juridique. Avec la création de la Ville des 14 régions, cette zone n'a pas disparu, comme on l'affirme parfois, elle s'est seulement déplacée. Le juriste Macer, qui vivait sous Caracalla et Sévère Alexandre, écrit à propos de la perception de la *uicesima hereditatum*<sup>26</sup>: *mille passus non a milliario urbis, sed a continentibus aedificiis numerandi sunt*, c'est-à-dire, comme l'a très bien vu L. Homo, à partir de la limite où commencent les *continentia* et donc là où finit la Ville de 14 régions. Mais alors il est faux d'affirmer<sup>27</sup> que la «zone (des mille pas) n'a pas été portée en avant lors de la création de la Ville aux 14 régions et de l'incorporation générale des faubourgs qui en a été la conséquence». Le texte de Macer dit exactement le contraire, et les chiffres de Pline nous prouvent qu'il a raison.

La démarche des arpenteurs de Vespasien se révèle alors d'une simplicité lumineuse: commençant au milliaire

24 Les manuscrits ont XX̄, les anciennes éditions LXX; la leçon LX̄ a été proposée par Nissen, in *RhM* 49 (1894) p. 285.

25 L. Homo, op. cit., p. 116.

26 *Digeste*, 50, 18, 154.

27 L. Homo, op. cit., pp. 115-16.

d'or, il se sont dirigés vers les 37 portes de l'enceinte fiscale, dont la limite coïncidait avec la Ville augustéenne. Puis ils ont continué et se sont arrêtés, sur chacune des 37 voies, au premier milliaire. Si, au lieu du **total** attendu, 20.765 pas + 37.000 pas = 57.765 pas, Pline nous transmet un chiffre un peu plus élevé, légèrement supérieur à 60.000 pas, cela peut tenir à des circonstances particulières, comme l'existence des *castra praetoria*, qui ont pu amener les arpenteurs à dépasser le premier milliaire sur deux ou trois routes. A moins qu'il ne faille admettre une inadvertance de Pline —ce ne serait pas la première— et qu'il ait écrit *paulo amplius*, quand il aurait dû écrire *paulo minus*?

Un mot enfin sur la date de la composition et les intentions de ce passage. Le paragraphe concernant Vespasien a évidemment été écrit après les opérations d'arpentage, donc à la fin de 73 ou au début de 74; Pline, chargé de la direction d'un des bureaux de l'administration impériale, avait accès aux documents officiels<sup>28</sup>. *L'Histoire Naturelle* étant terminée et dédiée au prince héritier Titus en 77, il est tentant de penser qu'une première version du livre 3 se trouvait déjà rédigée en 73. Dans le texte tel qu'il se présentait alors, la *Roma quadrata* de Romulus était éventuellement suivie de la mention de l'enceinte servienne, puis, sûrement, de la Rome augustéenne. Quand Pline eut connaissance des résultats de l'arpentage effectué sur l'ordre de Vespasien, il vit le parti qu'il pouvait en tirer pour transmettre à la postérité un nouveau titre de gloire de l'empereur. Il garda dans le texte la Rome des sept *montes* et des 14 régions, mais sans le nom d'Auguste; elle servit en quelque sorte de support aux données chiffrées fournies par les arpenteurs impériaux, et toute la documentation de ces honorables spécialistes, d'un coup, s'engouffra dans le texte de Pline. Par-delà l'oeuvre d'Auguste, dont le nom n'était même plus prononcé, l'insertion opérée par Pline avait l'avantage de rapprocher l'oeuvre de Vespasien de celle de Romulus, en un raccourci historique saisissant qui avait aussi valeur d'éloge et de justi-

28 Cf. notre étude: 'Pline l'Ancien et l'histoire de la monnaie romaine', in *Ktéma* 4 (1979) pp. 169-81.

fication. Ce paragraphe flavien se termine par une conclusion qui nous fait irrésistiblement penser à celle que Strabon avait donnée à sa propre description de Rome: *fateaturque nullius urbis magnitudinem in toto orbe potuisse ei comparari*.

Mais il fallait encore «caser» l'*agger*, et Pline n'allait pas se résigner à perdre une fiche. Il fut donc relégué à la fin; il servit de centre à un vaste coup d'oeil panoramique qui confirmait la majesté et l'étendue de cette Rome dont les censeurs impériaux venaient de faire prendre les mesures exactes; que cela se soit fait, au départ, avec des préoccupations essentiellement financières, voire fiscales, n'avait évidemment pas à être mentionné. Il fallait donc trouver une deuxième conclusion, et Pline l'écrivit sous la forme d'une «pointe»: *nisi quod exspatiantia tecta multas addidere urbes*. Par l'artifice un peu maladroit de ce raccord Pline laisse transparaitre son zèle pour l'empereur; et cela nous confirme qu'aucune oeuvre écrite n'est entièrement innocente, pas même une encyclopédie.

HUBERT ZEHNACKER  
Université Paris-Sorbonne